

ON SE SOUVIENDRAIT de cet été-là comme de l'un des plus chauds du siècle. L'été 1976. Lawrence Durrell m'avait ouvert la porte en me demandant : « Aimez-vous l'*Indian Curry* ? » Sans hésitation aucune, il me proposait de partager son délice d'enfant. Mon cerveau traduisit aussitôt : Darjeeling, 1920. C'était donc là qu'il vivait quand il avait faim – en enfance. Il se promenait dans un paysage dont on l'avait arraché à onze ans et qu'il n'avait jamais revu. J'étais venue chercher la Provence, la Grèce, l'Égypte, Alexandrie, et il m'offrait l'Himalaya. L'homme de soixante-quatre ans vivait toujours au pays de Kipling.

Je ne sais plus ce que j'ai répondu – si ce n'est, naturellement, que j'adorais l'*Indian Curry*. C'était la première fois que je me trouvais face à un écrivain vivant. Un écrivain dont j'avais lu le fameux *Quatuor*, au sortir de l'adolescence, comme on lit ses classiques. Or un « classique » était pour moi forcément un écrivain mort. Il m'avait fallu un effort de calcul, et d'imagination, pour me persuader qu'il était bien vivant et qu'il avait seulement quelque quarante années d'avance sur moi sur cette Terre. Au fond, j'étais venue m'offrir une tranche de temps. N'est-ce pas à cela que servent les aînés et les écrivains morts ? J'étais venue pour qu'il me parle de ses propres aînés, de son ami Henry Miller surtout, et aussi de ses morts préférés parmi les écrivains. Tout cela sous le vague prétexte d'écrire une thèse pour l'Université. En vérité, je venais demander « comment vivre ? » à celui dont j'avais relevé cette réflexion dans une lettre à Miller : « Ce combat, qui apparaît sur le papier comme un combat pour écrire, est en réalité un combat pour vivre. » À vingt ans, on s'accroche à ce genre de phrase pour croire en son destin d'artiste.

J'ai oublié le goût de l'*Indian Curry*, mais j'ai retenu l'éclair dans ses yeux quand il m'avait dit : « De la fenêtre du dortoir, on voyait la chaîne blanche de l'Himalaya qui se découpait dans le bleu du ciel. » L'image s'était gravée dans un coin de mon cerveau et ne l'avait plus quitté : c'est elle qui surgissait aussitôt chaque fois que le nom de Durrell était prononcé. J'avais l'impression de partager un secret, de posséder une clé qui me servirait peut-être un jour si le désir me prenait de m'avancer dans le labyrinthe.